COMPTE-RENDU, critique danse. PARIS, Bastille, le 12 février 2020. BALANCHINE. Sérénade, Concerto Barroco, Les 4 Tempéraments



COMPTE-RENDU, critique danse. PARIS, Bastille, le 12 février 2020. BALANCHINE. Trois oeuvres de danse élégante, graphique, propre à la première période américaine de Balanchine le géorgien précisent aux parisiens l'art du chorégraphe, hanté par l'idéal classique fait d'ordre, de clarté, d'épure. Balanchine est passé par le décorum des ballets impériaux à Saint-Pétersbourg ; le goût de la création en passant aussi les Ballets Russes à Paris ; autant d'éléments d'un art désormais personnel et éclectique que le New York City Ballet conserve avec une passion jalouse. Dans **Sérénade** (1934), la chorégraphie la plus riche et la plus fluide de notre point de vue, Balanchine célèbre la pulsion et l'élégance de son maître Tchaikovski, acclimatée à le détente des corps new yorkais qu'il découvre l'année précédente lors de son installation aux USA dès 1933 ; sans omettre le souvenir d'un romantisme épuré, quasi athlétique dans l'esprit des Sylphides de son autre maître Fokine… On y goûte la ligne épurée, le caractère nocturne, lunaire dont le sujet reste l'élégance de la danse. Le corps de ballet se montre aérien, fluide, comme libéré dans ce format pourtant très très écrit.

Concerto Barocco (1941) sur la musique de Bach, reconstruit un édifice baroque où les danseurs sont les piliers d'une

architecture mouvante. Mais on sent les danseurs un rien tendus dans la synchronisation des ensembles.
Les Quatre Tempéraments (1946) édifient quant à un contrepoint visuel dialoguant avec les 4 variations de Paul Hindemith. La danse exprime les humeurs de l'homme en une vaste variation cyclique très rigoureusement dessinée elle aussi, dont les contours évoquent évidemment l'activité et les buildings de New York, nouvelle cité dans le cœur de Balanchine. Tout s'écoule dans une nonchalance millimétrée où triomphent essentiellement l'équilibre et la pureté des lignes corporelles. De sorte que la sophistication parfois envahissante chez Balanchine est écartée grâce à l'emprise d'un naturel qui respire. Une sorte d'évocation d'un paradis dansant. Incontournable.

COMPTE RENDU, critique danse. Cycle George Balanchine, du 3 fév au 1er mars 2020 – Paris, Opéra Bastille. Sérénade (Tchaikovski), Concerto Barroco (JS Bach : Concerto pour 2 violons BWV 1043), Les Quatre tempéraments (Hindemith : thème et 4 variations) – Etoiles et Corps de Ballet de l'Opéra de Paris.

https://www.operadeparis.fr/saison-19-20/ballet/george-balanchine

L’Apollon citharède du Louvre



SCULPTURE. Le Louvre appelle aux dons pour L’Apollon Citharède de Pompéi (jusqu’au 28 février 2020). Les statues antiques en bronze sont exceptionnelles sur le marché. Beaucoup ont été fondues. Le Louvre organise un appel aux dons (opération « tous mécènes ») pour acheter une remarquable statue à la cire perdue d’un **Apollon Citharède**, c’est à dire à la cithare (ou à la lyre), soit la figure musicienne du dieu solaire par excellence. En un déhanché très féminin et un style qui rappelle Praxitèle, la statue assez grande : 68 cm de hauteur, datée II et Ier siècles avant JC (fin du style hellénistique), a été retrouvée à Pompei au début du XXè. La silhouette est androgyne, la musculature molle et ronde ; le visage et sa coiffure à la raie centrale, plus féminins que virils. Depuis sa découverte, le bronze antique est demeurée dans des collections privées.

Apollon citharède dit aussi musagète (ballet néo classique par Stravinsky) apparaît comme dieu des arts (et des muses). C’est sous cet aspect qu’il est placé au sommet du toit de l’Opéra Garnier : Apollon brandit en levant les bras sa lyre toute d’or. Sur l’Olympe, Apollon enchante le séjour des dieux en les abreuvant de musique, chant, danse : l’équation qui constitue l’opéra. A l’origine, bergers et bouviers chantent et dansent, célébrant le culte d’Apollon, dieu protecteur des troupeaux. Maître du spectacle et de l’illusion, Apollon maîtrise enfin l’art divinatoire et l’oracle. Son temple à Delphes honore celui qui manifeste les ordres de Zeus

Objectif : collecter 800 000 euros d’ici le 28 février 2020. Prix de vente : 6,7 millions d’euros. Le musée du Louvre via la Société des Amis du Louvre a déjà recuilli 3,5 millions d’euros.

PLUS D'INFOS sur [le site des Amis du Louvre / Apollon citarède]

CD, coffret. BEETHOVEN, BELCEA QUARTET : the complete string quartets / Intégrale des quatuors à cordes (8 cd Alpha)



CD, coffret. BEETHOVEN, BELCEA QUARTET : the complete string quartets / Intégrale des quatuors à cordes (8 cd Alpha). Alors que le coffret événement le seul consistant et complet célébrant l'année Beethoven 2020, édité par Deutsche Grammophon, sélectionne les remarquables Emerson, Takács, Hagen, pour les Quatuors à cordes de Ludwig, Alpha réédite les non moins passionnants instrumentistes du Quatuor Belcea dont voici l'intégrale en 8 cd. Depuis leurs débuts (Londres, 1994), Beethoven inspire et structure la complicité des Belcea. C'est ce qui ressort de leur première intégrale en 2011 / 2012, jouée en concert, à la fois premier accomplissement et aussi révélation d'une passion partagée par

les 4 instrumentistes. La voici cette révolution du langage musical réalisé par Ludwig sur 30 années, en 16 Quatuors. Où même les silences sont métamorphosés par le surcroît de sens exprimé dans la musique. L'acuité des nuances, le souffle, la respiration, la hauteur de vue qui éclaire chaque Quatuor comme pris de dessus, révélant son architecture formelle et son flux intérieur, surprennent, saisissent, convainquent. La maîtrise et l'écoute, évidentes, sont souples ; ni sécheresse, ni dureté, mais un chant continu qui respire et s'exalte. Dans la profondeur, l'intensité, la gravité aussi. Les musiciens chauffent la matière sonore tels les forgerons d'une lave matricielle dont la vibration lumineuse ouvre au delà du XIXè, vers Ligeti et les sérialistes. Nous voici confrontés puis immergés dans le chaudron de la modernité la plus pure. Le cadre formel se dissout, atteint un degré de conscience exacerbée, et nous parle d'avenir. La puissance et la finesse s'accordent pour exprimer ce jaillissement continu de l'expérimentation.

COMPTE-RENDU, critique opéra. DIJON, Opéra le 14 fév 2020. PAUSET : Les châtiments (création). Orch Dijon Bourgogne, Emilio Pomarico.



COMPTE-RENDU, critique opéra. DIJON, Opéra le 14 fév 2020. PAUSET : Les châtiments (création). Orch Dijon Bourgogne, Emilio Pomarico. Création mondiale très attendue du nouvel opéra de **Brice Pauset**. Inspiré de trois textes majeurs de Kafka, cet opéra singulier réactive le genre du litteraturoper magnifié par une scénographie spectaculaire. Après le parodique et jouissif Wonderful de Luxe, le nouvel opus de Brice Pauset redonne ses lettres de noblesse au théâtre chanté. Le texte qu'il met en musique n'est pas à proprement parler une réécriture des trois ouvrages de **Kafka** (*Le verdict, La métamorphose* et *La colonie pénitentiaire*), qui constituent les trois sections de l'œuvre (la seconde étant elle-même découpée en trois sections), mais une adaptation qui reprend littéralement Kafka dans le texte, comme l'avait fait par exemple Dusapin pour son Perelà, d'après le roman éponyme de Palazzeschi.

Un théâtre en musique

Pour apprécier une telle œuvre qui ne brille pas par une immédiate séduction musicale, il faut oublier les quatre siècles de créations lyriques, adopter un regard et une oreille vierges, ou à la rigueur se remémorer l'opéra des origines, fondé sur un recitar cantando qui soulignait la précellence de la parole. Et c'est bien de cela qu'il s'agit, d'un théâtre avec de la musique, d'un théâtre en musique, loin de l'appauvrissement et de la relative dissolution du langage que l'on constate souvent dans la création contemporaine. C'est un opéra qui s'appuie sur une forte narration, et la mise en scène, brillante, esthétiquement magnifique et convaincante de **David Lescot**, souligne admirablement le

principe narratif qui régit le drame. Sur scène, un plateau coulissant distribuant trois intérieurs bourgeois, évoquant les tableaux mélancoliques du Danois **Hammershoï**, qui glissent de gauche à droite et de droite à gauche en fonction des séquences de la narration. Les décors très réalistes d'**Alwyne De Dardel** ajoutent à la dimension picturale une dimension cinématographique particulièrement bienvenue. Les superbes costumes de Mariane Delayre contribuent à l'atmosphère à la fois feutrée et inquiétante de l'intrigue. Une relative monotonie s'installe au début de chaque séquence, mais qui subit un véhément contraste (la fureur du père alité dans le Verdict, ou l'immédiate transformation entomologique de **Gregor Samsa** dans la Métamorphose, ou encore la spectaculaire exécution de l'officier soulevé par les aiguilles d'une machine infernale dans la Colonie pénitentière). La musique subit le même traitement, en alternant un procédé qui colle au plus près de la prosodie du texte et des séquences orchestrales fondées sur des rythmes aux percussions, culminant, à la fin de l'opéra, sur un tutti orchestral impressionnant. Si l'on perçoit des échos de la richesse d'un Wagner ou de la science orchestrale de l'école de Vienne, on devine également ce que Pauset doit à l'héritage montéverdien dans les polyphoniques morceaux du trio des locataires ou du sextuor (Madrigal) de la seconde section de l'œuvre. Le dispositif scénique lui-même subit une progression qui vise – comme dans l'opéra baroque – à susciter la meraviglia du spectateur, avec un premier acte relativement sage et intensément dialogique – mais le drame est en partie investi par la musique dans la résolution de la séquence, avant la métamorphose tératologique de Gregor, pour atteindre l'acmé avec cette machine spectaculaire, personnage à part entière, digne des plus ingénieuses inventions baroques du 17e siècle.
La distribution réunie est admirable de rigueur et d'homogénéité, même si l'on peut regretter une acoustique qui n'aide pas toujours à mettre en valeur les voix, souvent étouffées par la masse orchestrale. Dans le triple rôle de Georg, Gregor et l'officier, **Allen Boxer** est admirable de

présence et de puissance vocale, révélant une plastique superbe (il montre une souplesse impressionnante en cancrelat et apparaît entièrement nu au moment de l'exécution) ; seul dans la dernière séquence sa voix trahit le poids écrasant de sa partition. Dans celui du père, de monsieur Samsa et du voyageur, le ténor **Michael Gniffke**, impressionnant dans le Wozzeck donné à Dijon en 2015, incarne avec un réalisme stupéfiant la folie sénile du père, le bourgeois calculateur et le scrupuleux inspecteur-voyageur, dont la ductilité vocale et la justesse d'émission font merveille. Le baryton-basse **Ugo Rabec** est un excellent gérant, dont la diction impeccable est soutenue et soulignée par les interstices sinueux de l'orchestre, et qui révèle une humilité théâtralement efficace lorsqu'en soldat, il se met au service de la machine. Le trio d'hommes des locataires n'appelle que des éloges dans leur interprétation d'une précision entomologique a cappella (**Zakaria El Bahri**, **Alessandro Baudino** et **Takeharu Tanak**a), tandis que le rôle muet du condamné, interprété par **Grégoire Lagrang**e, est tout aussi intense que celui de ses partenaires chanteurs. Les trois personnages féminins n'interviennent que dans les deux premières séquences, mais sont aussi admirables de justesse et de présence scénique : **Emma Posnan**, jeune soprano belge, violoniste, puis fiancée de Gregor, déploie un timbre cristallin qui culmine, dans la Métamorphose, dans l'un des rares authentiques airs de la partition, l'un des sommets de l'œuvre. La contralto **Helena Köhne** est une Madame Samsa plus vraie que nature ; timbre charnu d'une éloquence sans faille, magnifié par un jeu qui emporte immédiatement l'adhésion. Enfin **Anna Piroli** campe une bonne électrisante, espiègle et toujours attentive à ausculter le petit monde bourgeois qui l'entoure. Elle fait également partie, avec les chanteurs du trio des locataires et d'**Annalisa Mazzoni**, de l'ensemble Madrigal, qui complète avec bonheur une distribution superlative.

Dans la fosse, **Emilio Pomarico**, habitué des créations contemporaines (il avait créé à Bruxelles le Pinocchio de Boesmans et Pommerat, ou plus récemment l'Inondation de

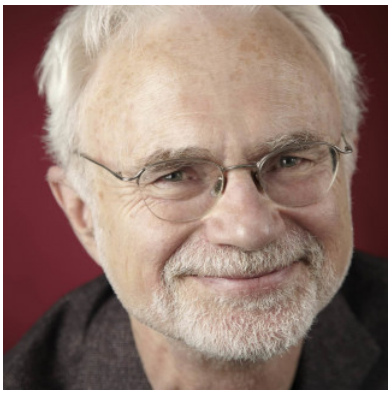
Filidei), dirige un **orchestre de Dijon-Bourgogne** exceptionnel de puissance et de délicatesse, toujours attentif au texte et à ses moments dramatiques, d'une débordante faconde, comme d'un silence non moins éloquent. Une soirée en tout point mémorable.

_____

Compte-rendu. Dijon, Auditorium, Pauset, Les châtiments, 14 février 2020. Allen Boxer (Georg, Gregor, L'officier), Michael Gniffke (Le père, Monsieur Samsa, Le voyageur), Emma Posman (Frieda, Grete), Helena Köhne (Madame Samsa), Ugo Rabec (Le gérant, Le soldat), Zakaria El Bahri, Alessandro Baudino, Takeharu Tanaka (les locataires), Anna Piroli (La bonne), Zakaria El Bahri, Alessandro Baudino, Dana Luccock, Annalisa Mazzoni, Anna Piroli, Takeharu Tanaka (Madrigal), Grégoire Lagrange (Le condamné), Alwuyne De Dardel (Décors), Paul Beaureilles (Lumières), Mariane Dealyre (Costumes), Abdul Alafrez (Magie), Caroline Bilbring (Assistante à la mise en scène), Claire Gringore (Assistant aux décors), David Lescot (Mise en scène), Stephen Sazio (Adaptation du livret), Orchestre Dijon Bourgogne, Emilio Pomarico (direction). Illustrations : Gilles Abegg / Opéra de Dijon.

CRITIQUE, opéra. LYON, Opéra, le 13 février 2020. ADAMS : I

Was Looking the Ceiling and then I Saw the Sky. Studio de l’Opéra de Lyon / Vincent Renaud.



COMPTE-RENDU, critique opéra. LYON, Opéra, le 13 fév 2020. ADAMS, I Was Looking the Ceiling and then I Saw the Sky. Studio de l’Opéra de Lyon, Vincent Renaud. Après plusieurs productions remarquées à Paris, à la MJC de Bobigny et au Châtelet, le musical de **John Adams** est présenté à Lyon, au théâtre de la Croix-Rousse, dans une mise en scène efficace du Roumain **Eugen Jebeleanu**. Une jeune équipe de chanteurs, issue du Studio Opera de Lyon défend avec panache cette comédie musicale engagée.

Dire avec légèreté le désastre

Ce n’est ni vraiment un opéra, ni une variante moderne du singspiel, de l’opéra-comique, ou du mask, car durant les deux heures du spectacle, on assiste à une série de songs (vingt-trois au total), très rarement entrecoupés de dialogues. Le musical de John Adams, sur un livret de June Jordan, créé à Berkeley en 1995 dans une mise en scène de Peter Sellars, tranche avec les œuvres plus ambitieuses du compositeur

américain (comme Nixon in China ou The Death of Klinghoffer) : Adams puise dans toutes les formes de la musique populaire d'aujourd'hui, rendant hommage à la musique latino, au blues, à la soul, à la ballade lyrique, au funk, au jazz ou encore au rock. Si l'inspiration peut sembler parfois en deçà de ce qui est attendu d'un compositeur issu de l'école minimaliste américaine, on reconnait toutefois aisément sa pâte, en particulier dans le beau trio des femmes « Bad Boys » ou encore le blues « Sweet Majority population on the World ». Le premier song, qui donne son titre à l'œuvre, ouvre et conclut le musical. Le livret a pour point de départ le tremblement de terre qui frappa la Californie en 1994 et qui intervient dans la seconde partie de l'œuvre (des gravats tombent subitement des cintres du plateau) et met surtout en scène une galerie de personnages, représentatifs de la société américaine contemporaine et parfois des discriminations dont ils font l'objet (un pasteur afro-américain, un jeune gay asiatique amoureux d'un flic homophobe, un voyou libéré par le tremblement de terre, une émigrée salvadorienne). Sur scène, un dispositif présente trois cases surélevées, représentant une salle de bain, une chambre et un salon, balayées par des lumières flashy en phase avec le style musical de l'œuvre, tandis que les musiciens (une clarinette, un saxophone, des percussions, une batterie, un clavier, une guitare électrique, une contrebasse et une basse électrique) prennent place sous le dispositif. À droite et à gauche de la scène, un pupitre et quelques chaises surmontées du drapeau américain, et, en regard, le même dispositif surmonté d'une grande croix lumineuse, symbole des deux pouvoirs, politique et religieux, des États-Unis.

On ne peut que louer la mise en scène très fluide de **Eugen Jebeleanu** et la remarquable direction d'acteurs, le tout évoquant certains tableaux de Hopper, et plus généralement des scènes très réussies de cinéma. La distribution, évidemment sonorisée, est très homogène. Dans le rôle de Dewain, autour duquel gravite une bonne partie de l'histoire, **Alban Zachary Legos** est impeccable, de même que la Consuelo de **Clémence**

Poussin, mezzo charnue et scéniquement irréprochable. Le baryton **Aaron O'Hare** campe un Mike très convaincant, découvrant son homosexualité face à un **Biao Li** impressionnant de justesse et d'abattage vocal. Dans le rôle du pasteur afro-américain, **Christian Joel** joue les séducteurs avec un engagement roboratif, tandis que la soprano **Axelle Fanyo**, incarnant une employée d'un centre de planning familial, conjugue la puissance vocale et la fougue de comédienne conforme à son personnage. Une mention spéciale pour la journaliste Tiffany, superbement défendue par **Louise Kuyvenhoven**, alliant avec bonheur aisance vocale et présence scénique sans faille.
Vincent Renaud dirige avec brio les huit musiciens de l'ensemble instrumental du Studio Opéra de Lyon, à maintes reprises sollicités dans des parties particulièrement virtuoses. Au final, un spectacle extrêmement réussi qui a obtenu à juste titre les faveurs du public lyonnais.
Illustration : © Christine Allicino

Compte-rendu. Lyon, Théâtre de la Croix-Rousse, Adams, I Was Looking at the Ceiling and then I Saw the Sky, 13 février 2020. Alban Zachary Legos (Dewain), Clémence Poussin (Consuelo), Christian Joel (David), Axelle Fanyo (Leila), Aaron O'Hare (Mike), Biao Li (Rick), Louise Kuyvenhoven (Tiffany), Velica Panduru (Décors et costumes), Marina Lze Vey (Lumières), Eugen Jebeleanu (Mise en scène), Ensemble Instrumental du Studio de l'Opéra de Lyon, Vincent Renaud (direction).

TOURCOING, Symphonies n°8 et 9. BEETHOVEN sur instruments d'époque (1820)



TOURCOING, le 6 mars 2020 : CONCERT BEETHOVEN, Symph 8 et 9. Les Siècles. François-Xavier Roth. Sur les traces de Ludwig dont 2020 marque le 250è anniversaire de la naissance, en déc 1770 à Bonn, l'orchestre sur instrument d'époque **Les Siècles** « célèbre la joie et la fraternité des peuples » à travers les 2 dernières symphonies de Beethoven, les n°8 et n°9. Beethoven fut un humaniste à la fraternité concrète et sincère qui s'exprime évidemment dans l'élan exalté, conquérant de son écriture, en particulier dans la dernière, avec chœur et solistes, comme s'il s'agissait d'un opéra symphonique. Pour les Siècles à venir, en fils de la Révolution française, Ludwig proclame « *Embrassez-vous, millions d'êtres* » ; ce goût du partage et d'un destin commun où chaque homme est frère, illumine et inspire le flux irrépressible de la Symphonie n°9, pendant profane de sa Missa Solemnis, autre volet majeur de son inspiration et partition strictement contemporaine de la 9è.

Nouveau directeur de l’Atelier Lyrique de Tourcoing
François-Xavier Roth dirige Les Siècles pour les 250 ans de Ludvig…

BEETHOVEN fraternel et visionnaire sur instrument d’époque



Dans le dernier volet, Beethoven met en musique **l’Hymne à la joie de Friedrich von Schiller,** selon un plan tracé dès ses vingt-deux ans : c’est une prière ardente adressée à tous les être humains, en les exhortant à la joie, l’amitié, la fraternité. Il fusionne dans son oeuvre tous ses idéaux, sa psychologie tourmentée, sa volonté de fer et sa générosité en un style artistique personnel. Comme le chant des instruments, la voix des solistes et du chœur chante l’avènement d’un monde nouveau, d’une société enfin réconciliée et pacifiée… Une vision toujours actuelle et jamais réalisée. L’intérêt du concert est d’offrir une lecture musicale et esthétique de premier plan, utilisant **les instruments de l’époque de Beethoven**, au moment de la composition et de la création des deux massifs symphoniques ainsi révélés à Tourcoing, soit des années 1820. Concert événement.



TOURCOING, Théâtre Municipal R. Devos
BEETHOVEN : SYMPHONIES N°8 et N°9
Gala Beethoven (250e anniversaire)
Vendredi 6 mars 2020 à 20h

Informations Réservations

INFOS, RESERVATIONS
achetez directement sur le site de l'Atelier Lyrique de Tourcoing
http://www.atelierlyriquedetourcoing.fr/spectacle/symphonie-n9/

SYMPHONIES N°8 et N°9
Ludwig van Beethoven (1770-1827)

Interprétation sur les instruments classiques de 1820
Allegro, ma non troppo, un poco maestoso ;
Molto vivace ;
Adagio molto e cantabile ;
Presto

Composition achevée en février 1824
Création le 7 mai 1824 à Vienne sous la direction de Michael Umlauf
avec la collaboration du violoniste Ignaz Schuppanzigh

Jenny Daviet, soprano
Judith Thielsen, mezzo-soprano
Edgaras Montvidas, ténor
William Thomas, basse

Ensemble Aedes
(Chef de chœur : Mathieu Romano)
Chœur Régional Hauts-de-France
(Chef de chœur : Éric Deltour)

Les Siècles
François-Xavier Roth, direction

_____
_____

TARIFS
25€, 23€, 10€ -28 ans, 6€ -18 ans
BILLETTERIE EN LIGNE
www.atelierlyriquedetourcoing.fr
http://www.atelierlyriquedetourcoing.fr/spectacle/symphonie-n9/

I

Ciné-Concert à LILLE : le Retour du Jedi par l'ONLILLE Orchestre National de Lille



LILLE, ONL, les 21 et 22 fév 2020. STAR WARS : Le Retour du Jedi. Ciné-concert. Expérience inoubliable à Lille en ce mois de février où l'Orchestre National de Lille propose une immersion complète dans l'univers fantastique et épique de la Guerre des Etoiles / STAR WARS, à travers la projection de l'épisode 6 : « Le retour du Jedi » avec le concours de l'Orchestre qui réalise en temps réel la parure symphonique inscrite dans le scénario. Sorti au grand écran en 1983, Le Retour du Jedi conclut la première trilogie de Star Wars. C'est l'épisode 6 (selon l'ordre chronologique du drame). Opéra galaxique, on ne compte plus les atouts de sa dramaturgie cinématographique qui mêle astucieusement les intrigues du bien contre le mal (Luke Skywalker versus Dark Vador), de l'amitié indéfectible (Luke Skywalker / Solo), de l'amour aussi (Solo aime la princesse Leia)… Ses Ewoks (les habitants attendrissants de la lune forestière de la planète Endor, qui réapparaîtront en 2019 dans l'épisode L'ascension de Skywalker), son sens du spectacle en font l'un des épisodes les plus populaires de la saga. Mais l'attrait de la fresque revient aussi, surtout à la formidable enveloppe orchestrale composée par John Williams et qui confère au film son étonnante force expressive et spectaculaire.



Dernier volet de la Trilogie originelle (avant l'essor des préquelles), Le retour du Jedi fait suite ainsi aux épisodes précédents : Un nouvel espoir, puis l'Empire contre-attaque. A l'époque où l'Empire galactique dont l'impérialisme est une claire référence aux nazis, construit sa nouvelle base générale (l'étoile de la mort), les rebelles et combattants de l'Alliance concentrent toutes leurs forces pour anéantir cette étoile noire, axe du mal, d'autant que l'Empereur Palatine s'y rend pour inspecter l'avancée des travaux. Le jeune héros Luke Skywalker prend conscience de sa force et souhaite ralier à la cause de l'Alliance, son père, le redoutable Dark Vador. Les lois du sang et la tendresse ensevelie seront-elles plus fortes que la tentation du pouvoir absolu ?
Le tournage est réalisé pendant toute l'année 1982, aux studios de Pinewood (Angleterre) et en Californie. Pour le 20è anniversaire de la sortie du premier épisode de Star Wars (Un nouvel espoir), George Lucas corrige certaines scènes et les retraite numériquement, perfectionnant certains effets visuels.

La partition révèle un sens réel de la texture symphonique et tisse une véritable symphonie dans laquelle les thèmes de la Force, de la Marche impériale et de Luke se déploient avec finesse et raffinement. Pour dépeindre les adorables Ewoks, armée des peluches qui aident Luke et Solo à vaincre le mal, le compositeur exploite un large choix de percussions insolites (claves, maracas, métallophones…) Le résultat, comme toujours avec Williams, est irrésistible et prodigieusement efficace. D'un scintillement enivrant. Rien de tel que la diffusion du film avec la réalisation de la musique par l'Orchestre National de Lille : expérience mémorable pour tous.

_____

Star Wars : Le Retour du Jedi

Vendredi 21 février 2020, 20h
Samedi 22 février 2020, 18h30
Lille – **Auditorium du Nouveau Siècle**



Musique originale de **John Williams**
ORCHESTRE NATIONAL DE LILLE
Direction : **Ernst van Tiel**

RESERVEZ VOTRE PLACE directement sur **le site de l'ONL LILLE**
https://www.onlille.com/saison_19-20/concert/star-wars-le-retour-du-jedi/

Projection sur grand écran et orchestre en direct
En version originale, sous-titrée en français
Presentation licensed by Disney Concerts in association with 20th Century Fox,
Lucasfilm Ltd., and Warner / Chappell Music. © 2017 & TM LUCASFILM LTD.
ALL RIGHTS RESERVED

Star Wars : Le Retour du Jedi
Film américain de **Richard Marquand** / Co-écrit par **George Lucas** et **Lawrence Kasdan**

VIDEO BANDE ANNONCE
Le retour du Jedi, 1983

http://www.allocine.fr/video/player_gen_cmedia=18732395&cfilm=25803.html

---

Star Wars: The Return of the Jedi
The Return of the Jedi concludes the first Star Wars trilogy. Its sense of grandeur and the dramatic underpinnings make this one of the best-loved episodes of the saga. The themes of the Force, the Imperial March and Luke all metamorphose with dazzling virtuosity. The result, as always with Williams, is irresistible and wonderfully powerful.

FESTIVAL BEETHOVEN à METZ

METZ, ARSENAL : 13 – 15 mars 2020. BEETHOVEN 2020. Pleins feux sur l'écriture puissante, personnelles, volontaire et introspective du génie romantique par excellence : **Beethoven**. Après Haydn, la Cité musicale-Metz souffle les 250 ans de Ludwig, né le 16 décembre 1770 à Bonn.
Au programme de ce nouveau temps fort à METZ, **l'intégrale des Trios** (en 3 concerts) : violon, violoncelle, piano par **François-Frédéric Guy, Tedi Papavrami, Xavier Phillips** les 14 mars (17h et 20h) puis 15 mars à 16h. En ouverture de ce cycle Beethoven, l'Arsenal de Metz présente **BABY DOLL**, ven 13 mars 2020, 20h, avec l'Orchestre National de Metz, performance orchestrale et chorégraphique à partir de la matière éruptive et dansante de **la 7è symphonie de Beethoven**. La partition suit de 7 ans la 6è Symphonie dite « pastorale », hymne lumineux et fraternel à notre mère Nature, source de vie comme d'harmonie miraculeuse. La 7ème est créée en déc 1813 à l'Université de Vienne. Auparavant, Beethoven a composé plusieurs chefs d'oeuvres : le Trio l'Archiduc, le Concerto pour piano l'Empereur. Dès sa première réalisation, la Symphonie suscite un grand succès, surtout son 2è mouvement (jaillissement rythmique continu en forme d'Allegretto, en place du traditionnel Andante / Adagio ou mouvement lent) et Wagner, quoique réducteur voire caricatural dans sa déclaration, l'affubla d'une mention depuis reprise et qui d'une certaine manière synthétise son essence pulsionnelle énergique et conquérante : « Apothéose de la danse ».



MARATHON BEETHOVEN à METZ

Ven 13 mars 2020, 20h
BABY DOLL
Objet symphonique et chorégraphique à partir de la 7è de Beethoven
Orchestre national de Metz – Yom
https://www.citemusicale-metz.fr/agenda/baby-doll

On sait Beethoven « politique », doué d'une exigence morale, humaniste, fraternelle comme peu avant lui. Partant de ce principe, **Marie-Eve Signeyrole** déduit de la 7è Symphonie et de son élan pulsionnel irrépressible, une performance nouvelle, « objet symphonique et migratoire » ou Baby Doll prend la figure d'une jeune femme Hourria, jeune Erythréenne de 14 ans, mariée et déjà veuve, qui fuit le pays de l'horreur avec son enfant pour gagner Paris… C'est un voyage où le prétexte symphonique beethovénien permet un nouveau drame chorégraphique sur le thème de la migration…« Les quatre mouvements de la 7e Symphonie de Beethoven, ponctués par la clarinette de Yom, l'entourent comme un berceau de repos éternel. »

Intégrale des TRIOS de BEETHOVEN

Sam 14 mars 2020
15h : écrire de la musique de chambre / le laboratoire Beethoven
17h : Trios de Beethoven 1
20h : Trios de Beethoven 2

Dim 15 mars 2020
16h : Trios de Beethoven 3

INFOS, RESERVATIONS : https://www.citemusicale-metz.fr/agenda/temps-forts/beethoven

.



PASS BEETHOVEN : Profitez de tous les événements et concerts BEETHOVEN 2020 en mars à METZ grâce au pass spécial : **-30% à partir de 3 spectacles** choisis parmi le cycle Beethoven
VOIR L'OFFRE, ACHETEZ ici, dirctement sur le site de la Cité musicale METZ
https://cmm.shop.secutix.com/selection/subscription?productId=101439610078

LIRE AUSSI notre dossier BEETHOVEN 250 ans 2020
http://www.classiquenews.com/dossier-beethoven-2020-les-250-ans-de-la-naissance-1770-2020/



DOSSIER BEETHOVEN 2020 : 250 ans de la naissance de Beethoven. L'anniversaire du plus grand compositeur romantique (avec Berlioz puis Wagner évidemment) sera célébré tout au long de la saison 2020. Mettant en avant le génie de la forme symphonique, le chercheur et l'expérimentateur dans le cadre du Quatuor à cordes, sans omettre la puissance de son invention, dans le genre concertant : Concerto pour piano, pour violon, lieder et sonates pour piano, seul ou en dialogue avec violon,

violoncelle… Le génie de **Ludwig van Beethoven né en 1770, mort en 1827)**accompagne et éblouit l'essor du premier romantisme, quand à Vienne se disperse l'héritage de Haydn (qui deviendra son maître fin 1792) et de Mozart, quand Schubert aussi s'intéresse mais si différemment aux genres symphonique et chambriste. Venu tard à la musique, génie tardif donc (n'ayant rien composé de très convaincant avant ses cantates écrites en 1790 à 20 ans), Beethoven, avant Wagner, incarne le profil de l'artiste messianique, venu sur terre tel un élu sachant transmettre un message spirituel à l'humanité. Le fait qu'il devienne sourd, accrédite davantage la figure du solitaire maudit, habité et rongé par son imagination créative. Pourtant l'homme sut par la puissance et la sincérité de son génie, par l'intelligence de son caractère pourtant peu facile, à séduire et cultiver les amitiés. Ses rencontres se montrent souvent décisives pour l'évolution de sa carrière et de sa reconnaissance. Pour souligner combien le génie de Beethoven est inclassable, singulier, CLASSIQUENEWS dresse le portrait de la vie de Beethoven (en 4 volets), puis distingue 4 épisodes de sa vie, particulièrement décisifs…

La Dame Blanche revient à l'Opéra Comique



PARIS, BOIELDIEU : La Dame Blanche, 20 fév – 1er mars 2020. **Opéra comique. Nouvelle production** et belle révélation plutôt prometteuse grâce à **La Dame Blanche** du rouennais **François-Adrien Boieldieu (1775 – 1834)**, compositeur romantique français bien oublié aujourd'hui en particulier sur les scènes françaises, chorégraphiques et lyriques. La Dame blanche fut pourtant un immense succès dès sa création in loco. L'ouvrage en 3 actes est créé en déc 1825, et s'inspire du roman gothique fantastique de Walter Scott (également mis en musique par Bellini et Rossini)… Le monastère et Guy Mannering. C'est un drame qui profite de sa longue expérience lyrique marquée Le Calife de Bagdad (1800), sans omettre tous les opéras (9 au total) écrits pour le Tsar Alexandre Ier, entre 1804 et 1814. Boieldieu, admiré par Berlioz, incarne à la suite de Grétry, l'élégance et la subtilité parisienne, dépourvu de tout ornement gratuit. Wagner encensait Les deux nuits (1829) touché par « la grâce » et qui inspira Lohengrin (marche nuptiale). Il succède à Méhul comme Académicien (1817). Pendant la Terreur, Boieldieu poursuit sa carrière, doué pour les fugues entre autres. A l'époque où règne l'opéra comique Médée de Cherubini (1797), Boieldieu souffle la vedette à l'Italien pourtant vénéré, avec Zoraime et Zulmare créé au Feydeau, théâtre des drames héroïques plutôt que des comédies légères ou patriotiques (présentées à Favart). Adam est son élève.

La Dame Blanche, jouée 1637 fois entre 1825 et 1900, est l'un des plus grands succès lyriques à Paris. L'ouvrage offre une

écriture qui fait la synthèse entre Donizetti, Bellini, Bizet…. entre autres et introduit dans le style de Scott, le genre Troubadour et gothique, funambulique et fantastique, spectral et onirique. Son format et son inspiration annonce Robert le diable de Meyerbeer, Faust de Gounod (et jusqu'au Trésor de Rackam le rouge de Hergé.)… Boieldieu fixe ainsi le goût gothique et romantique des années 1820 pour les spectres de femmes décédées, hantant châteaux ou sites forestiers.



Il existe au musée des BA de Rouen, **un remarquable portrait**, dans le style de David, sobre et presque épuré, lui aussi touché par l'élégance, de Boieldieu par Boilly, vers 1800 (DR) : le citoyen Boieldieu affirme une subtilité moins extravagante que les délires costumiers des « Incroyables » du Directoire. Main droite sur le clavier de son pianoforte, le compositeur semble en pleine inspiration, dans l'admiration de … Gluck dont le buste domine la composition et la partition ouverte sur le piano.

La production de la Salle Favart qui reprend l'un de ses drames historiques, regroupe plusieurs solistes français, prometteurs : Philippe Talbot (George / Julien), Elsa Benoit (Anna / La dame blanche), Jérome Boutillier (Gaveston), Yann Beuron (Dickson), Aude Extrémo (Marguerite), Sophie Marin-Degor (Jenny),… sous la direction de Julien Leroy.

PARIS, Opéra Comique
BOIELDIEU : La Dame Blanche
20 fév – 1er mars 2020



Réservez vos places
directement sur le site de l'Opéra Comique
https://www.opera-comique.com/fr/saisons/saison-2020/dame-blanche

_

---

6 représentations à PARIS
20 février 2020 20h
22 février 2020 20h
24 février 2020 20h
26 février 2020 20h
28 février 2020 20h
1er mars 2020 20h

Orchestre national d'Île de France
Julien LEROY, direction
Pauline Bureau, mise en scène

SYNOPSIS / ARGUMENT
George BROWN revient sur le lieu laissé à l'abandon du château des comtes d'Avenel. Depuis la mort du dernier descendant Julien, le site va être racheté par l'intendant Gaveston (I). Un spectre, la Dame Blanche, hantant le domaine, donne rv à George le soir même pour qu'il se porte acquéreur du château lors des enchères prochaines (II). Grâce à la vieille servante Marguerite, Anna qui est la Dame Blanche, retrouve le trésor

de la famille, qui permet à George d’acquérir le château : l’intendant Gaveston dévoile la supercherie mais George est Julien, le descendant qui avait disparu : il peut épouser Anna à la fin du drame.

_____



VIDEO extraits

ENTRETIEN Opéra Comique 2020
Présentation de l’opéra par **Julien Leroy, directeur musical** (durée : 4’24)
Auber devait créer son dernier opéra mais empêché, c’est Boieldieu avait en réserve un ouvrage déjà préparé et finalisé ; c’est donc la Dame blanche qui
Adam son élève écrit l’ouverture, d’une élégance digne de son maître… Efficacité dramatique, équilibre dialogues et musique, hommage à Grétry, culture, érudition, jeu des citations (bel

canto) de Rossini et des ficelles du genre opéra comique, élégance et subtilité de la partition…

_____

OUVERTURE, composée par Adam, l'élève de Boieldieu – durée : 8mn

Michel Sénéchal chante La Dame Blanche – durée : 8mn
« Viens, gentille dame »… / Paris, 1961 – Pierre Stoll, direction

CD critique. CHERUBINI : discoveries (1 cd DECCA – oct 2016)



CD critique. CHERUBINI : discoveries (1 cd DECCA – oct 2016). Riccardo Chailly nous habitue au défrichement. S'agissant de Stravinksy, le geste exhumateur et le choix des partitions qui en profitent, se sont avérés judicieux, et le résultant probant (LIRE notre critique du cd STRAVINKSY : Chant funèbre, première mondiale : http://www.classiquenews.com/cd-compte-rendu-critique-stravinsky-le-chant-funebre-le-sacre-chailly-1-cd-decca-2017/). Ce corpus CHERUBINI produit les mêmes effets. Et nous enjoint à

parler s'agissant du directeur du Conservatoire (en 1822) et du créateur naturalisé français en 1794, d'un compositeur moins italien que… français et surtout parisien. Le sens du drame, le goût du fantastique voire terrifique, bien dans la veine digérée du gluckisme, l'écriture symphonique qui se place aux côtés de Beethoven et du premier Mendelssohn, reprécisent, sous la figure du florentin **Luigi Cherubini (1760 – 1842**), un compositeur authentiquement romantique.

La Symphonie romantique de Cherubini



Sa (seule) symphonie ici reconstruite de 1824, est digne des auteurs germaniques évoqués : on sent même poindre dans la vitalité des contrastes, une excitation qui casse le modèle classique basculant plutôt vers une verve préweberienne, exactement comme c'est le cas des œuvres de Sigismund Neukomm (1778-1858 : cf son oratorio la Résurrection de 1828 : http://www.classiquenews.com/la-resu

rrection-de-neukomm-le-couronnement-de-mozart/). En 1824, quand Cherubini compose sa Symphonie, Ludwig a d'ailleurs composé quasiment l'ensemble de son corpus symphonique. Voilà qui précise la situation particulière de Cherubini, longtemps taxé uniquement de faiseur de cérémonies pontifiantes pour le pouvoir monarchique (après l'Empire) : l'élégance virile de son écriture a, on le comprend, beaucoup plu à Beethoven lui-même, mais aussi (admiration révélatrice) à Schumann et à Brahms !

Les Marches, dont la majorité premières mondiales, illustrent de fait l'inspiration circonstancielle de Cherubini, son talent pour fixer une plénitude à la fois solennelle et déclamatoire, avec ce goût pour le grave, le lugubre, l'ampleur sombre des Ténèbres, comme le rappellent les deux dernières pièces, à mettre en relation avec son Requiem en ré mineur.

L'ouverture initiale souligne le faiseur d'opéras, doué pour les atmosphères contrastées, comme l'incarnent aujourd'hui, deux de ses ouvrages clés : Lodoiska (1791) puis surtout Médée (1797, puis révisée en 2 actes en 1802).

Riccardo Muti a révélé l'ampleur du décorum façon Cherubini dans ses Messes (Solennelle pour le couronnement de Charles X, pour le sacre de Louis XVIII, Missa Solemnis…). Riccardo Chailly quant à lui s'intéresse à la veine orchestrale, dévoilant la grandeur et la profondeur sans omettre la vitalité parfois abrupte de la Symphonie en ré de 1824.

Portraituré par Ingres, Cherubini montre un visage sérieux, presque austère, à peu près aussi souriant qu'un magistrat : le peintre académique a fixé les traits d'une institution dont le métier s'entend dans cette symphonie réalisée pour Londres et qui est comme une synthèse à son époque. Composée entre mars et avril 1824, **la Symphonie en ré majeur** est une commande de la Royal Philharmonic Society et créée in loco sous la direction de Cherubini lui-même : le plan est classique, dans la tradition de Haydn et Mozart (***Largo / Allegro – Larghetto cantabile – inuetto : allegro non tanto – Allegro assai***),

auquel Cherubini apporte une connaissance de la fureur beethovénienne, et son goût pour la caractérisation atmosphérique, perceptible dans son goût des alliages et de timbres. Conscient de cette réserve riche en contrastes, développements thématiques, couleurs et accents opératiques, Cherubini reprit son ouvrage pour en déduire son 2ème quatuor en 1829 (réactualisant tempo et ordre des mouvements).

Les Français ces dernières années n'ont pas attendu pour révéler au grand jour l'intelligence architecturale et dramatique de la partition, en particulier les chefs habitués des instruments d'époque tels David Stern ou Bruno Procopio, prêts à articuler et caractériser chacun des mouvements.
Voilà qui explique les limites de la présente lecture milanaise : dépourvue de la subtilité individualisée des instruments d'époque, l'orchestre dirigé par Chailly manque de détails, de finesse, de transparence… le son est souvent lisse, rond, dilué voire épais. Quel dommage. Pourtant la lecture ne manque ni de nervosité ni de tension contrastée. C'est pourquoi la redécouverte est réalisée, explicite par moitié.
Par contre l'ouverture (en sol majeur) – digne d'un lever de rideau pour le meilleur opéra (1815), abondante en péripétie (au détriment cependant de l'unité architectonique), et surtout les Marches ici restituées sont passionnantes. On y lit sous le decorum de leur contexte et genèse, ce goût pour la terribilità lugubre, fantastique, voire effrayante : les obsèques du général Hoche (oct 1797), surtout l'admirable marche funèbre (pour les funérailles du Duc de berry, le 14 mars 1820), indiquent clairement l'expérimentation tonale d'un Cherubini touché par la grâce d'une inspiration noire, ténébriste, au souffle singulier. Là est la grande découverte.

LIRE AUSSI notre annonce du CD DECCA : **CHERUBINI, Discoveries / Riccardo Chailly / Filarmonica della Scala** (1 cd Decca oct 2016).

http://www.classiquenews.com/cd-evenement-annonce-cherubini-discoveries-filarmonica-delle-scala-riccardo-chailly-1-cd-decca/